

Commentaires

Number 17, February–March 1985

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/20271ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(1985). Review of [Commentaires]. *Nuit blanche, le magazine du livre*, (17), 57–62.

complets sur la question. Les faits, les analyses, les chiffres: tout y est, et de façon extrêmement rigoureuse. Pour prendre le pouls du monde, faire les liens qui, autrement, se dégagent difficilement de l'information quotidienne, toujours fragmentée, enfin pour avoir prise sur les événements, *L'État du monde* est essentiel.

Francine Bordeleau



LE RETOUR DE L'ACTEUR Alain Touraine Fayard, 1984

Un recueil d'articles écrits entre 1973 et 1983. Déception. On espérait plutôt le retour critique de Touraine sur la démarche entreprise en 1976: l'analyse empirique de différents mouvements sociaux — Occitans, antinucléaires, étudiants, ouvriers, Solidarité — à l'aide de sa nouvelle méthode d'intervention sociologique.

Dans les ouvrages publiés depuis 1978, Touraine nous a présenté les résultats de ces différentes interventions; on attend toujours le contre-coup de l'analyse empirique sur sa théorie de l'action et des mouvements sociaux. Or ici, non seulement cela n'apparaît qu'à peine dans le premier article, écrit spécialement pour ce recueil, mais comme Touraine reprend plusieurs articles qui ont été écrits avant les interventions ou alors qu'elles se mettaient lentement en marche, le livre n'apporte rien de neuf par rapport à ses écrits précédents comme *La voix et le regard* (Seuil, 1978). De plus, comme la pensée de Touraine a évolué au cours des années et que les textes sont présentés thématiquement et non chronologiquement, cela crée de la confusion quand on tente de débrouiller les fils d'une pensée déjà suffisamment complexe par ailleurs.

Comme le titre l'indique, il est beaucoup question du retour de l'acteur, c'est-à-dire



des mouvements sociaux; mais l'identité de cet acteur, sa relation avec les classes sociales «traditionnelles» n'est pas explorée. Touraine répète souvent que nous sommes désormais passés à une société «hyper-industrielle», que les mouvements sociaux sont plus culturels qu'économiques, mais il n'interroge pas l'effet de cette nouvelle définition des conflits, des enjeux, sur l'organisation des mouvements et sur le politique.

Si vous avez lu les précédents ouvrages de Touraine, attendez donc le prochain.

Andrée Fortin



...LE MOYNE NOIR EN GRIS DEDANS VARENNES Georges Dumézil Gallimard, 1984

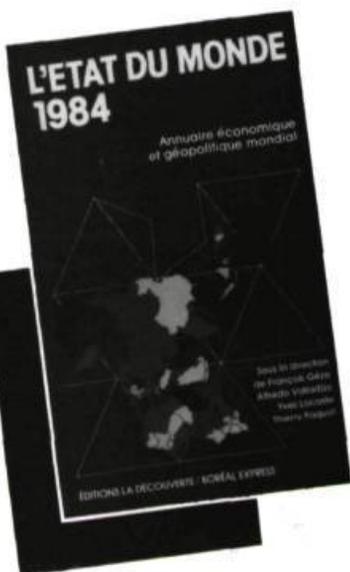
Un des savants les plus considérables de notre temps, Georges Dumézil est capable de lire une dizaine de langues dites mortes (presque toutes les langues indo-européennes) et autant de langues vivantes. C'est, à coup sûr, la figure marquante d'une méthode linguistique que la mode a portée sur la place publique, le structuralisme, et dont il a montré toute la fécon-

dité dans le domaine indo-européen. Vers 1935, il découvrait ce qu'il allait par la suite appeler l'idéologie indo-européenne trifonctionnelle: trois dieux majeurs (trois activités sociales, trois types d'hommes, trois classes) dominent la représentation des choses divines — le dieu souverain, le dieu guerrier, le dieu agriculteur. Dans des livres majeurs, il a montré tous les aspects de cette idéologie.

Ici, Dumézil tente d'appliquer dans un domaine risqué — la prophétie — un principe de méthode qui lui a si bien réussi dans le cas des Indo-Européens. Il tente de montrer que certains sonnets de Michel Nostradamus ne peuvent avoir de sens que si l'auteur a «vu» en quelque sorte l'enchaînement des événements qui devaient mener à la mort de Louis XVI, ce «moine noir en gris dedans Varennes». La démonstration est éblouissante. (Ceux qui désirent voir sur le vif comment l'astronome Jean-Claude Pecker du Collège de France se rebiffe devant l'interprétation de Dumézil sans rien saisir de sa méthode pourront lire le der-



nier numéro de la revue française *Le débat*.) Dumézil conduit le lecteur jusqu'à la conclusion inévitable sans la tirer. Il laisse en suspens la question posée par une prophétie: celle



L'ÉTAT DU MONDE 1984 Collectif La Découverte/ Boréal Express, 1984

L'État du monde, «annuaire économique et géopolitique mondial», en est cette année à sa quatrième édition; 80 spécialistes de 20 nationalités différentes y ont travaillé; 120 articles de fond le composent: 42 cartes des communautés ethniques et culturelles et 80 bibliographies le complètent.

Cet ouvrage remarquable réussit chaque fois un tour de force: celui de présenter succinctement la situation du monde, d'en dégager les événements marquants, d'en suivre presque à la trace les tendances les plus accusées. S'y ajoutent cette année, en plus de l'habituel calendrier rétrospectif et des sections réservées aux 34 grands États et aux 33 ensembles géopolitiques, des rubriques rendant compte des principaux conflits armés en cours, des mouvements sociaux, de l'économie... et j'en passe. Avec ses «statistiques mondiales» et ses données sur les 167 États de la planète, l'ouvrage est un outil nécessaire pour quiconque désire avoir un aperçu global des courants à l'échelle mondiale.

Facile à consulter, accessible, *L'État du monde* me semble l'un des répertoires les plus

commentaires

de ce qu'il appelle une «physique seconde», niveau où serait éclaircie la causalité qui détermine tous les faits humains.

Le petit texte sur Socrate qui complète l'ouvrage est superbe. Il éclaire parfaitement le dernier mot de Socrate à Criton: «Nous devons un coq à Esculape; ne l'oublie pas.» Je vous laisse en découvrir le sens.

Un livre écrit dans une langue admirable, éloignée de cette savante préciosité si à la mode. On pense naturellement à la prose si juste, si bien réglée de Montesquieu.

Raymond Morel



DES GUENONS ET DES FEMMES

Sarah Blaffer Hrdy
Tierce, coll. Sciences, 1984

Voilà un livre un peu brouillon qui, s'il ne l'a pas déjà fait aux États-Unis (où il paraissait en 1981 sous le titre *The Woman That Never Evolved*), devrait soulever quelques controverses. Contrairement aux nombreux ouvrages qui faisaient de la domination des mâles l'élément central de l'organisation des sociétés de singes, *Des guenons et des femmes* met l'accent sur les rivalités et alliances entre femelles — pour la nourriture, la défense du territoire, la reproduction et les soins aux petits. Il fait aussi état de plu-

sieurs recherches qui montrent que, si on prend en compte l'ensemble des sociétés de singes, on retrouve une très large gamme de rapports entre mâles et femelles, en termes d'égalité ou de dominance. Il manque cependant à l'ouvrage des récapitulations qui, à intervalles réguliers, nous permettraient de faire le point. Cela serait d'autant plus nécessaire que la multitude des espèces mentionnées, avec leur nom parfois bizarre, ne facilite guère la compréhension.

L'enchevêtrement des rivalités et des alliances est, selon Hrdy, ce qu'il importe le plus de retenir de son livre, mais il y a fort à parier que la suite attirera davantage l'attention. Pourquoi, par exemple, certaines espèces de guenons ont-elles un comportement qui, chez les femmes, serait qualifié de nymphomane? Pourquoi l'orgasme femelle et féminin existe-t-il, s'il est inutile à la reproduction (et l'est-il vraiment?) Pourquoi l'ovulation est-elle devenue difficile à discerner chez les femmes? Sur ces points et sur d'autres, la primatologue apporte des réponses tantôt crédibles, tantôt mystérieuses.

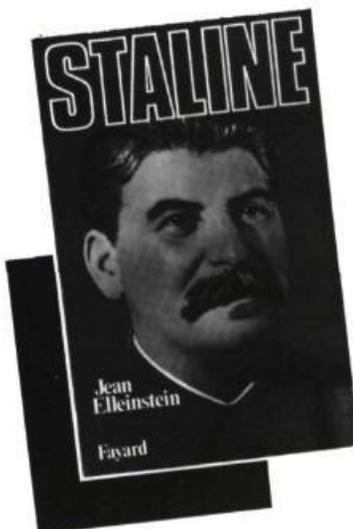
Sylvie Chaput

STALINE

Jean Elleinstein
Fayard, 1984

Joseph Vissarievitch Djougachvili — mieux connu sous le pseudonyme de Staline — est né à Gorki, dans le Caucase, le 21 décembre 1879. Il est mort à Kountsevo le 4 mars 1953 à 8h30 du matin. Entre temps, combien de crimes a-t-il commis?

Telle est en somme la question que le préjugé aussi bien intellectuel que populaire est porté non sans humour à poser. Staline, bien entendu, fut l'investigateur de ce que l'on appelle maintenant le «Goulag». Mais encore? Quelle fut sa vie?



Quelle fut son époque? Qui furent ses proches (amis ou ennemis)? Sous son règne, quels rapports furent établis entre l'URSS et l'Occident?

Il va sans dire que tracer le portrait de Staline oblige à évoquer, parfois brièvement mais parfois en détail, l'histoire de la première moitié du siècle. Il va sans dire aussi que cela fournit d'excellentes indications pour interpréter ce qui a suivi, ne serait-ce qu'en URSS. Le *Staline* de Jean Elleinstein offre tout cela. Et il y a tout lieu de croire que sa biographie de Staline est la plus complète qui puisse tenir actuellement en un seul volume: l'auteur avait en effet publié antérieurement une *Histoire de l'URSS*, une *Histoire du phénomène stalinien*, un ouvrage sur Marx, et une monumentale *Histoire des socialismes en six volumes*.

Martial Bouchard

LA SAGESSE DE L'AMOUR

Alain Finkielkraut
Gallimard, 1984

Dans un ouvrage accessible qui a du ressort et dont l'intrigue nous mène du Collège philosophique à la critique de la pensée moderne sans oublier le rapport amoureux, le co-auteur du *Nouveau désordre amoureux*

nous convie à une redécouverte de l'oeuvre d'Emmanuel Lévinas. Sauver l'amour, sauver la pensée, sauver l'humain, sous l'empire d'une sagesse, constitue la trame sinon le cri de ce livre.

La «récession du marxisme» paraît favoriser une écoute plus active des thèses de ce philosophe d'après-guerre. Un concept clef chez Lévinas, celui du *rappor à autrui*, l'Autre désignant ici l'individu, la nation ou la race, etc. Ce retour à la «méditation inactuelle de la responsabilité à l'égard du prochain» est d'autant plus impératif, suggère Finkielkraut, que mort de l'amour, déresponsabilisation et terreur politique sont à l'ordre du jour. Le diagnostic: craignant que l'Autre n'exerce une emprise aliénante sur lui, le sujet le refuse au lieu de l'accueillir.

Ce refus de l'Autre aurait des incidences capitales sur le rapport amoureux: par exemple, le rejet de la souffrance et l'épouvante à l'idée d'une tutelle imposée par autrui. S'objectant à l'aseptisation de l'amour, Finkielkraut soutient la nécessité de «soustraire la vie amoureuse au modèle de la satisfaction» et juge possible de vivre l'amour comme une expérience de «non-liberté qui n'est pas un mal», ni un «assujettissement». En outre, il insiste sur l'abîme séparant le sujet et l'Autre, cette distance constituant, paradoxalement, la condition d'une véritable communication. Hostile à l'utopie d'un réaménagement (par ailleurs mortel) des formes de l'amour, il demande: «Qu'est-ce, en effet, que le sentiment amoureux? L'impossibilité d'échapper à qui vous échappe toujours... Le non-repos est la vérité de la relation sentimentale».

Appliquant l'idée du refus de l'Autre à la pensée politique, l'auteur opère un déboulonnage systématique des discours totalitaires de droite et de gauche, du discours humaniste, de la philosophie de la libération et de celle dite «réaliste». Si Dieu



en a été chassé il y a quelques siècles, le sacré se serait néanmoins réintroduit dans la pensée sous la forme de l'Histoire et du Progrès. Fondés sur la dissolution de l'intériorité de l'être, ces discours posent l'individu comme pur produit de multiples conditionnements, comme habité et ensorcelé par eux. C'est en invoquant ces derniers que la pensée humaniste disculpe l'humain (puisque'il n'est pas responsable) et que la pensée totalitaire le condamne (puisque c'est la société qui parle et agit au travers lui).

Au coeur du livre comme de la philosophie de Lévinas se dessine une autre approche de l'humain: le considérer comme sujet libre, indépendant, responsable et non comme le simple jouet de forces étrangères. En somme, penser l'individu comme être séparé et non plus comme être aliéné. Pas de pensée antitotalitaire possible en dehors de cette perspective. Contre les Providences de toutes sortes — religieuses ou séculières — Lévinas désire introduire l'athéisme dans la pensée. En pleine crise des valeurs et déclin des idéologies, estime Finkielkraut, des «ébranlés» rejetant les Providences font surface: ils constitueraient le pôle émergeant d'un nouveau clivage dans la pensée actuelle.

Sous la plume magique de Finkielkraut, la métaphore dont il use et abuse à bon escient

devient une fusée éclairante dans le ciel des idées. Au total, un livre qui procure un ravissement à vous engourdir le sens critique. Le mien en tout cas...

François Fournier

LES LUNETTES Raymond Jean Gallimard, 1984

Avant qu'elles ne disparaissent complètement, menacées qu'elles sont par les progrès des lentilles cornéennes et ceux de la chirurgie oculaire, il était grand temps que l'on célèbre les lunettes. C'est avec beaucoup d'humour que Raymond Jean s'est attaqué au sujet — ou à l'objet, si l'on préfère.

Le récit qu'il nous livre débute par une anecdote autobiographique pleine de nostalgie: la première visite chez l'oculiste à l'âge de 11 ans en compagnie d'une mère éplorée et honteuse de l'infirmité de son fils. Très vite cependant, le texte s'ouvre à d'autres dimensions. Il est évidemment question des lunettes de Jean-Paul Sartre qui ont symbolisé, pour la génération à laquelle appartient l'auteur, l'essence même de l'intellectuel. Quant à l'histoire, elle a été profondément marquée par de célèbres porteurs de besicles, tels Robespierre, Léon Blum et Trotsky, sans compter les grands myopes, dont Staline est l'indigne représentant, qui auraient eu tout intérêt à corriger leur défaut de vision.

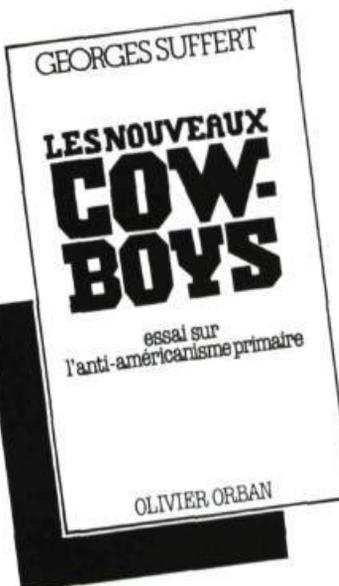
Les lunettes catalysent également des émotions variées et de belles pages sont consacrées à plusieurs d'entre elles: fragilité de l'enfant devant ses lunettes fracassées, violence du tortionnaire pendant un interrogatoire, tendresse de l'amoureuse mettant à nu son regard au moment de l'amour.

Sous un prétexte léger, Raymond Jean nous fait partager une réflexion souvent sérieuse mais dépourvue de



toute prétention. Son récit a l'aisance et l'équilibre que confère une longue pratique de l'écriture. Raymond Jean a en effet publié une vingtaine de romans et d'essais avant celui-ci.

Denise Pelletier



LES NOUVEAUX COW-BOYS Georges Sufferet Olivier Orban, 1984

Si les Américains ont inventé le «chewing gum», les Français ont inventé le mot «gommé».

C'est un «must», je suppose... Peu importe, ce livre a pour sous-titre «essai sur l'anti-américanisme primaire»... pour être franc, l'éditeur aurait pu ajouter: voici un essai d'américanisme primaire...

On ne remplace pas un préjugé par d'autres préjugés. On ne convainc personne de cette manière. *Les nouveaux cow-boys* en met trop. Les États-Unis redeviennent le Paradis terrestre. Je ne sais pas pourquoi on continue de parler de l'Amérique en la réduisant aux États-Unis, je ne sais pas pourquoi on peut encore se porter si maladroitement et avec autant de naïveté à la défense des USA. A beau parler qui vient de loin, disait ma grand-mère. Elle n'avait pas tort. Cet essai ne séduira vraiment personne ici.

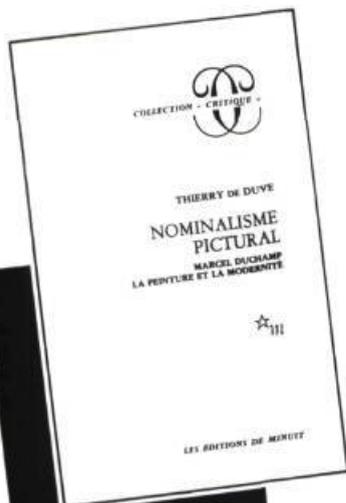
J'ai pensé à ce que chantait Carole King en 1979: «You see security in the chrome American dream/But I don't believe in livin' in the middle/ With available extremes...»

Marc Chabot

MARCEL DUCHAMP: LA PEINTURE ET LA MODERNITÉ Thierry de Duve Minuit, 1984

À travers la reconstitution de sa démarche picturale puis de son abandon de la peinture, ce n'est pas tant Marcel Duchamp qu'on tente de saisir, mais l'impact de la modernité et de tous ses «isme» sur la production artistique: comment dire quelque chose alors que tout semble déjà avoir été dit, plusieurs fois et depuis longtemps? En quoi consiste la création? En la production matérielle d'un objet ou en sa production symbolique, c'est-à-dire dans le geste de désigner un objet comme oeuvre d'art? Duchamp, on le sait, abandonnera la peinture mais pas l'art; l'art se redéfinit, devient «conceptuel», nominal.

Pour saisir ce passage, ▶



cette redéfinition, on évoque un parallèle fascinant entre Freud et Duchamp. Comment chez Freud apparaît la théorie de l'inconscient? On retrace chez lui les mêmes mécanismes cognitifs de production du savoir, le rôle primordial de l'auto-réflexion, de l'auto-analyse. «Le rêve de l'injection d'Irma» jouerait dans la construction de la théorie de Freud le même rôle que *Le passage de la vierge à la mariée*, célèbre toile de Duchamp.

Parallèle qui montre la convergence des épistémè artistique et psychanalytique en ce début de siècle, tracé dans un langage relativement accessible pour le non-spécialiste; on aurait souhaité le voir poussé davantage; l'auteur l'abandonne au milieu du livre alors même qu'on s'y était laissé prendre. Un livre qui plaira aux amateurs d'art, aux esthètes de la psychanalyse et aux autres: la psychanalyse a peut-être quelque chose à apporter à l'histoire de l'art et vice-versa, mais ce n'est pas ce que l'on croyait...

Andrée Fortin

CRITIQUE DE LA CRITIQUE Tzvetan Todorov Seuil, 1984

«La critique est dialogue, et elle a tout intérêt à l'admettre ouvertement; rencontre de deux voix, celle de l'auteur et celle du critique, dont aucune n'a de privilège sur l'autre»: c'est le principe même de la «critique dialogique» énoncé par Tzvetan Todorov dans *Critique de la critique*.

Chercheur au CNRS, Todorov a déjà fait paraître une douzaine d'ouvrages qui ont tous contribué à une inscription essentielle de la critique littéraire, dont: *Introduction à la littérature fantastique*, *Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage* (avec Oswald Ducrot), *Michaïl Bakhtine le principe dialogique*.



Avec *Critique de la critique*, Todorov nous offre un panorama (incomplet et intentionnellement «subjectif») de la critique du XX^e siècle: la pensée théorique de Sartre, Blanchot, Brecht, Jakobson, Döblin, Barthes, Frye et autres est ici analysée, décryptée, commentée. Aux antipodes du dogmatisme et du relativisme, cet essai de Todorov est écrit sur un mode presque intimiste, sans toutefois aucun manquement à la rigueur, mais sans l'habituelle évacuation du sujet à laquelle

nous a habitués le discours théorique. Au contraire omniprésent, le «sujet» (Todorov) fait part d'un rapport à une pensée qui, dans sa formulation et ses préceptes, l'aura tour à tour ravi et déçu.

La critique dialogique sera cette voie (et voix) à privilégier pour que s'instaure enfin un discours que n'accaparerait pas la toute-puissance à laquelle prétend le «commentateur», justifié en cela par la maîtrise d'un matériau scientifique. Todorov nuance avec intelligence le parcours critique du XX^e siècle, nous rappelant comment s'élabore le rapport du savoir à l'oeuvre littéraire.

Francine Bordeleau



L'EMPIRE DE LA PASSION Jacques de Bourbon-Busset PUF, 1984

«Je veux coucher avec elle, et c'est tout. Un peu sommaire. C'est plus compliqué. Je reviens à ma première idée: cette femme détient un secret, elle ne le sait sans doute pas, c'est à moi de l'obliger à le révéler.» L'évidence est masculine, c'est bien connu. Le secret d'une femme se cache toujours dans un lit... Où pourrait-elle le cacher? Ce petit livre, qui contient en fait le journal de Marc et celui de Françoise, débute comme *Le journal du séducteur* du philosophe Kierkegaard. Mais ce n'est qu'un jeu. La séduction sera remplacée très rapidement par une interrogation sur la passion amoureuse. Les plans du séducteur sont déjoués de bout en bout.

«La mystique du couple n'est pas la chimérique fusion, c'est l'alliance à toute épreuve de deux angoisses distinctes» (journal de Françoise). C'est justement le secret qu'un séducteur ne pourra jamais partager avec sa proie. C'est peut-être aussi ce qui le fait crever de jalousie et ce qui le tue. Il ne pourra jamais le comprendre



que de l'extérieur. Car pour y parvenir il faut savoir sortir du lit, il faut savoir imaginer un secret qui réside au fond de l'âme. Un livre à lire absolument.

Marc Chabot



À PROPOS DE SARTRE ET DE L'AMOUR

Suzanne Lilar
Idées n° 499, 1984

J'ai beau essayer de me retenir, de ne pas l'avouer, mais je tiens Sartre pour un cas. Je le vois d'ici qui, gavroche, empilait ses feuilles de pattes de mouche; et,

commentaires

du geste à la pensée — existentialisme oblige! — susurrerait à son p'tit castor de Simone que l'abondance est une vertu. Du moins fallait-il entendre par là qu'il la tenait telle, pour l'instant...

Au coeur même de cette abondance textuelle, Lilar piste Sartre lui-même; celui qu'il est, cela s'entend, mais aussi celui qu'il déteste être.

Et l'amour, dans tout cela? «Nous devons nous attendre à ne trouver chez Sartre qu'une image déformée et tronquée de l'amour toujours envisagé sous l'angle de l'agressivité et comme un péril qu'autrui, avec la complicité de notre propre corps, fait peser sur notre conscience.»

Lilar tente de démontrer comment certains faits biographiques ont pu influencer sur la conception qu'a Sartre de l'amour. Par une sorte de «psychanalyse» du vocabulaire de Sartre, elle montre comment tout cela s'articule, autant dans ses romans que dans ses essais. Elle débusque certains procédés littéraires, certaines «dramatisations» ou enflures du langage, dont le simple usage semble, à tout le moins, en flagrante contradiction avec l'éthique philosophique de Sartre.

Enfin, elle se demande dans quelle mesure il n'a pas induit de sa propre condition toute la condition humaine. Celle, «ontologique», s'empresserait d'ajouter Sartre. Moi, ça me va, pour la nuance!

Alain Lessard



hippy, la collet monté, la chanteuse de *gospel*, la serveuse de MacDonald, la bourgeoise environnée, la punkette, et cetera, sans oublier «la rombière (!) aux lunettes papillons» et «les créatures (brrr...) des clubs de Manhattan». Lorsqu'au premier chapitre, elle décrit les *female cops* comme des «péronnelles casquettées» qui ont oublié «leur trottinement mignon» pour devenir de «nouvelles majorettes, jouant de la matraque», je me suis sincèrement demandé si je devais continuer ma lecture. Désireuse toutefois de découvrir comment était perçu le féminisme d'ici (nous sommes d'Amérique, que nous le voulions ou pas) par une mentalité européenne (qui fait aussi partie de notre bagage chromosomique), j'ai somme toute persévéré. Heureusement, les «énormités langagières» du début, ne réapparaissent pas trop souvent dans le corps du texte.

L'ouvrage est bien documenté, construit comme un devoir de doctorat. Il se lit vite et bien. Mais à force de vouloir faire à tout prix la démonstration des contradictions vécues par l'*american woman*, le livre finit pas se confondre à son sujet/objet et en adopte les caractéristiques: il est contradictoire. Il suscite donc une réaction ambivalente. Le point de vue présente un intérêt certain, parce que différent. Il apparaît cependant naïf à quel-

ques reprises, et parfois carrément biaisé. Lorsque l'auteur doute du «réalisme» d'une publicité axée sur une *executive woman* devant sa Xerox, on ne peut s'empêcher de penser à l'image de l'*executive woman* française qui annonce du parfum... pour femme imprévisible!

Josette Giguère

L'INCONSCIENT QU'ON AFFICHE

Doris-Louise Haineault et Jean-Yves Roy
Aubier, 1984

La psychanalyse s'est intéressée à tout, ou presque. Deux psychanalystes montréalais nous proposent ici une étude/enquête analytique de la publicité: son discours, ses motivations, sa structure. La question posée est celle-ci: pourquoi — et au-delà des moyens démesurés dont elle dispose — la publicité fonctionne-t-elle autant?

C'est au niveau des désirs que s'attarde essentiellement la publicité, disent les deux psychanalystes. Transformer le désir en besoin, tel est son dessein. Rien de plus banal semble-t-il, puisque l'être en fait par lui-même l'expérience dramatique, dans la certitude absolue de l'impossibilité de résoudre le désir («ce n'est jamais ça», nous dit l'objet, révélant son impuissance à combler cet en-trop, cet excès qu'est le désir). L'action de la publicité consistera à détourner cette expérience, à en évacuer la souffrance par l'immédiateté de la possession: référence au stade pré-génital de l'enfant, la publicité se constitue dans une langue archaïque, primitive, où deuil et douleur n'existent pas.

Voilà sommairement résumée la thèse des auteurs. La démonstration est rigoureuse, intéressante à maints égards. De multiples exemples (pris chez Chanel, Marlboro, Bell Canada, Molson, etc.) étaient



un propos intelligent et original. Un seul défaut: l'essai fait un peu trop scolaire, on a l'impression d'une thèse de doctorat publiée sans les réaménagements d'usage (l'exposé des concepts et des outils méthodologiques est systématique). L'ouvrage nous incite cependant à modifier notre regard sur la publicité, et mérite que l'on s'y attarde.

Francine Bordeleau

L'ÉCONOMIE COMME SCIENCE MORALE ET POLITIQUE

Albert O. Hirschman
Gallimard, Le Seuil, 1984

Les principes les plus importants de l'économie ne résident pas dans la science économique. Ce sont des principes extra-économiques, c'est-à-dire des principes de civilisation, des principes de société véritablement humaine. Autrement dit, ce sont des principes éthiques qui manifestent le souci du développement entier de la personne humaine. Telle était l'une des thèses qui se dégagait du *Small is beautiful* de Schumacher.

La porte était donc entrouverte avec fermeté et pertinence. L'économie pouvait

FEMMES MADE IN USA Brigitte Ouvry-Vial Autrement, 1984

Au dos de cette nouvelle publication *Autrement*, on peut lire que les Américaines conquièrent leur liberté «pied à pied, becs et ongles». Des aiglones, quoi! Dans l'introduction, Brigitte Ouvry-Vial énumère les types de femmes américaines: la



encore s'examiner à l'aube de la cinquième génération d'ordinateurs avec des préoccupations dites morales. Des débats que l'on croyait clos depuis le XVII^e ou le XVIII^e siècle pouvaient donc être repris autrement qu'en cédant à un passéisme inutile.

Telle est donc la voie dans laquelle se situe le petit livre de Hirschman. Non qu'il ait attendu le succès de Schumacher pour mettre sa réflexion en branle: il travaille depuis des décennies sur les rapports entre l'économie, la morale et la politique. Et s'il le fait, c'est à cause de sa pratique même d'économiste: comment s'intéresser à la pauvreté, aux raisons de la pauvreté et aux stratégies à développer pour en restreindre les effets tout en restant bien au chaud dans le cocon de la science économique?

Au fil des quatre essais formant ce petit livre, Hirschman s'attaque à l'une des idoles de notre temps, l'économisme, selon lequel les problèmes de la société se réduisent à un seul. Souhaitons que ces essais malheureusement trop courts soient repris et développés dans un autre livre.

Martial Bouchard

LA FORCE MAJEURE

Clément Rosset
Minuit, 1983

Clément Rosset ne fait de détours par les sentiers traditionnels de la philosophie que pour montrer qu'ils mènent rarement à ce qui est (supposé) leur raison d'être: le réel. Celui-ci est en effet réputé inaccessible par ceux qui s'occupent principalement de science, de langage, de théorie de la connaissance ou même de psychanalyse: dans chacune de ces disciplines, nous n'avons affaire qu'à des interprétations de la réalité. Rosset, depuis son premier livre, *La philosophie tragique*, paru en 1960 aux PUF, se réclame, lui, d'une philosophie qui refuse toute forme d'interprétation. Dans ses ouvrages suivants (*Logique du pire*, *Anti-Nature*, *Le réel*) il a tenté de refaire une toilette au «donné» en le dépouillant des faux-semblants philosophiques les plus populaires: signification, nature, valeur. Ainsi a pris forme un matérialisme nouveau style, où le réel se retrouve «idiot» au sens originel (grec) du terme, c'est-à-dire seul de son espèce. Jouir du réel, pour Rosset, c'est ne plus tenter de le diluer par la pensée ou d'y chercher un antidote dans la mémoire ou l'imagination, mais accepter la singularité de chaque «événement», c'est-à-dire la mort à plus ou moins brève échéance de tout ce qui vient à exister.

C'est cet étrange plaisir pris à la simple existence (même en la sachant vouée à la mort) que Rosset nomme la Force majeure et qu'il tente de décrire dans son dernier ouvrage. D'abord dans un court texte qui porte le titre du livre et qui décèle avec finesse ce plaisir dans les circonstances les plus anodines: tel celui qu'on prend à raconter un événement, fût-il le plus banal, EXACTEMENT comme il s'est déroulé, car nous y étions! Rosset retrace ensuite la Force majeure dans l'oeuvre d'un auteur populaire et controversé, Nietzsche. Et ce faisant, il déterre les aspects les



plus méconnus, peut-être les plus outrageants, de la pensée de Nietzsche (gaieté musicale, gai savoir, béatitude), étouffés par les vaines querelles sur l'éternel retour, la morale et la volonté de puissance.

C'est un livre un peu court malgré tout, qui peut servir de bonne introduction aux autres travaux de Rosset, mais qui nous renvoie surtout au réel qui nous colle à la peau et que, le plus souvent, nous refusons de rencontrer face à face. Il ne faut pas voir dans cette philosophie l'aube d'un nouvel ascétisme, privilégiant le réel au détriment de la pensée et de l'imagination. Rosset suggère plutôt que, pour prendre plaisir à ces dernières, il est préférable d'aimer d'abord le réel. Affirmation empoisonnée, mais par ce genre de poison dont Nietzsche disait que «s'il ne me tue pas, il me rend plus fort».

François Lett

LE COUPLE: SA VIE, SA MORT

Jean-G. Lemaire
Payot

Les livres de recettes pour réussir votre vie de couple comptent parmi les plus grands succès de

librairie. En voici enfin un qui vise non la recette superficielle et vite appliquée mais la connaissance et la compréhension. Qu'est-ce qu'un couple? Comment les humains se forment-ils en couple? À quelle nécessité profonde obéit le choix du partenaire? Quelle est la signification des diverses crises du couple?

Telles sont quelques-unes des questions que l'auteur aborde avec compétence puisqu'il est spécialisé en psychologie des profondeurs. Non sans faire appel à la langue de bois de la sociologie et surtout de la psychanalyse, cependant. La première partie dite «méthodologique» est exemplaire à cet égard, de même que la troisième, où le couple est examiné principalement à l'aune de la psychanalyse kleinienne. Mais



enfin, cet ouvrage nous change tellement de la «psychologie à cinq cennes» qu'il ne faut pas trop se plaindre.

Martial Bouchard